

Picasso. Qu'importe, après ce livre, les commentaires des critiques, les propos bénisseurs ou courroucés inspirés par Pablo ! Rien ne vaut la parfaite connaissance d'un homme pour comprendre l'œuvre, les desseins de l'artiste, et son meilleur historien sera probablement toujours la femme qui aura le plus longtemps couché avec lui.

Ce n'est pas diminuer le mérite de Mme Fernande Olivier que de signaler le pittoresque des hommes qu'elle évoque. Ils constituaient une série de cas et de prétextes à anecdotes extrêmement brillants. Quels sont, à ce point de vue, en 1933, les successeurs de Picasso, de Matisse, de Vlaminck ou même du très bourgeois Apollinaire ? La jeunesse manque de jeunesse, la vie pour la bourse a remplacé « la vie pour la vie », comme le cocktail a succédé au gros rouge et, dans la fantaisie comme dans l'art, l'impuissance des jeunes hommes d'aujourd'hui ne semble pas être un accident, mais une mode.

GEORGE BESSON.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition Hubert Robert au Musée de l'Orangerie. — L'exposition de la Musique française du Moyen Age à la Révolution.

La direction des musées nationaux a eu l'heureuse idée de célébrer par une exposition d'ensemble, dans les salles de l'Orangerie (1), le deux centième anniversaire de la naissance d'un artiste célèbre, mais en réalité assez mal connu et qui méritait d'être montré en pleine lumière : Hubert Robert. Dans la belle préface qu'il a écrite pour le catalogue — excellemment rédigé par M. Ch. Sterling — M. Hauteceur a magistralement retracé la carrière et le caractère de l'œuvre de cet artiste fécond, charmant, spirituel, dont la physionomie ouverte revit dans le portrait, dû à Mme Vigée-Lebrun, placé au seuil de l'exposition : peintre de ruines, paysagiste, chroniqueur des événements parisiens, dessinateur de jardins, premier « garde des tableaux, statues, vases de Sa Majesté », épicurien sans mollesse au temps de la prospérité, stoïcien sans affectation durant les traverses de la fortune, bon époux, bon père, ami sensible,

(1) Du 16 décembre dernier au 9 février.

Hubert Robert composa sa vie, qui fut longue, comme ses tableaux, qui furent nombreux; l'ordre y fait bon ménage avec la fantaisie. »

Grâce à un choix judicieux de tableaux et de dessins prêtés par nos musées de Paris ou de province et des collectionneurs français et étrangers, l'exposition le fait revivre sous ces divers aspects. Voici, rapportés de son séjour de onze années à l'Académie de France à Rome, plusieurs de ces paysages composés où, à l'exemple de Pannini et de Piranese, et suivant le goût du jour stimulé par les découvertes archéologiques, des ruines factices se mêlent à la vraie nature; puis de nombreuses et charmantes études à la plume, lavées d'aquarelle, ou à la sanguine, faites dans les villas de Tivoli et de Frascati. Voici les grands panneaux décoratifs où, jusqu'à la fin de sa vie, il utilisera avec tant de verve et d'habileté l'abondant répertoire de formes rapporté de Rome, visions monumentales d'une nature apprêtée, mais sans sécheresse, où toujours la vie actuelle se mêle aux débris du passé. Cet idéal pittoresque qu'expriment ces compositions, il va le réaliser dans la nature même: d'abord à Versailles, où le duc d'Angivillier le charge d'aménager le bosquet des *Bains d'Apollon*, — ce qui lui vaut d'être nommé décorateur des jardins du Roi, — puis à Méreville et à Betz dont il dessine les jardins. Entre temps, il vague dans Paris et aux environs, peint les portes Saint-Denis et Saint-Martin, le quai de Gesvres, le jardin des Tuileries et le jardin de l'Infante, la démolition des maisons du pont Notre-Dame et du pont au Change, l'abatage des arbres dans le parc de Versailles, le décentrement du pont de Neuilly, note les événements sensationnels, comme l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772 et celui de l'Opéra en 1781, puis les spectacles offerts par la Révolution: la démolition de la Bastille, la fête de la Fédération, la messe de la famille royale aux Tuileries le 9 août 1792, la violation des sépultures royales à Saint-Denis, le cénotaphe de J.-J. Rousseau élevé aux Tuileries. Il n'en est pas moins, à cause de ses amitiés aristocratiques, emprisonné comme suspect, à Sainte-Pélagie, puis à Saint-Lazare. Sa sérénité n'en est pas affectée, et il se distrait en retraçant la vie des prisonniers: la distribution des vivres, le jeu de ballon à la récréa-

tion, peint des assiettes (il y en a plusieurs à l'Orangerie) qu'un géôlier vendait à son profit. Le 9 Thermidor le délivra. Sous le Directoire et le Consulat, l'ancien garde des tableaux du Roi est nommé membre du Conseil d'administration du Muséum central des Arts. C'est alors qu'il peint le tableau où il montre la grande galerie du Louvre éclairée comme il le conçoit, toile suivie d'une seconde où, par habitude, il représente cette même galerie tombée plus tard en ruines.

Entre tant de productions, trop sommairement rappelées, nous voulons, en terminant, tirer hors de pair quelques petites toiles d'une qualité tout à fait rare : *Houdon sculptant son Saint Bruno dans l'église Sainte-Marie-des-Anges*, lui-même peignant dans son atelier, et les délicieux tableaux où il a montré Mme Geoffrin dans son intérieur. La qualité de ces peintures, où la lumière se joue dans des tonalités grises de la plus fine délicatesse qui font penser à Chardin, fait de ces menus tableaux d'exquis chefs-d'œuvre que bien des amateurs préféreront aux grandes toiles qui ont fait la réputation de l'artiste.

§

Les expositions organisées par la **Bibliothèque Nationale** comptent, on le sait, parmi les régals les plus exquis offerts aux amateurs d'histoire et d'art. Celle qui est ouverte en ce moment (2) dans la galerie Mazarine et qui a pour thème « La Musique française du Moyen Age à la Révolution » ne le cède en rien comme éclat et comme intérêt à ses devancières : près de 700 pièces, provenant de la Bibliothèque Nationale elle-même, de nos autres bibliothèques parisiennes, des Archives Nationales, des Archives de l'Opéra, des Musées nationaux, de Carnavalet, de bibliothèques et de musées de province et de l'étranger — tableaux, sculptures, gravures, objets d'art, instruments anciens, autographes, partitions, souvenirs divers dans le décor somptueux de tapisseries entre lesquelles se détachent quatre admirables pièces, prêtées par le baron Henri de Rothschild, où le peintre Ch.-A. Coypel a retracé des scènes de l'*Armide* de Lully — y

(2) Jusqu'aux premiers jours de février.

évoquent toute l'histoire de la musique en France au cours de treize siècles, avec une science, un goût et une clarté dans la présentation que suffisent à certifier les noms de l'organisateur, M. Emile Dacier, et des spécialistes qui ont présidé au choix de ces innombrables documents et qui les ont décrits et commentés dans un catalogue qui est, comme toujours, un modèle d'érudition : pour le Moyen Age, M. l'abbé Leroquais, MM. Amédée Gastoué et André Pirro; pour le xvi^e siècle, M. Henry Expert; pour les xvii^e et xviii^e siècles, M. Henry Prunières.

Tout au début, voici le *Psautier* apporté d'Autun à Paris par l'évêque saint Germain, manuscrit en onciales d'argent et d'or sur vélin pourpre, où le phrasé musical que doit observer le lecteur est accompagné de l'indication des réponses du chœur; puis un *Évangélaire* du ix^e siècle, également sur vélin pourpre, qui servait à Saint-Denis aux grandes fêtes et où, par une particularité liturgique remarquable, le rit papal était accompagné de la double lecture en latin et en grec des épîtres et des évangiles; le célèbre *Tropaire* de la cathédrale d'Autun (x^e siècle), avec notation en neumes où s'intercalent des acclamations en l'honneur du roi musicien Robert le Pieux; un *Tonaire* écrit à Dijon aux confins des x-xi^e siècles, livre d'école qui marque une autre étape dans les méthodes de notation, qui vont se perfectionner jusqu'à la création par Guy d'Arezzo, au xii^e siècle, de la gamme actuelle (ms. n° 29 de l'exposition). Dans ce groupe d'ancêtres, que nous ne pouvons tous énumérer, il faut aussi tirer hors de pair la célèbre *Cantilène de sainte Eulalie* qui est, comme on sait, le plus ancien monument de la langue française après les *Serments de Strasbourg* (842) et qu'on offre à notre vénération dans le recueil de pièces du ix^e siècle, appartenant à la Bibliothèque de Valenciennes, dont elle fait partie (n° 8 de l'exposition), puis un *Missel* du xi^e siècle, qui servait à Saint-Denis au sacre des rois de France.

A côté de ces précieux documents de musicographie, on a placé des manuscrits enluminés dont les miniatures chatoyantes contribuent à évoquer ce que fut dans ces temps lointains la musique vocale et instrumentale : *Bible de Char-*

les le *Chauve*, dont un feuillet nous montre le roi David jouant de la harpe, entouré de ses compagnons d'armes jouant de divers instruments; *Psautier* de Saint-Germain-des-Prés, du XI^e siècle, où le même sujet réapparaît avec figuration d'autres instruments : lyre, cornet, frestel, rote à archet (ailleurs, par exemple dans le ms. exposé sous le n° 66 où il est parlé, d'après la *Genèse*, de Jubal, « le père de ceux qui chantent avec la lyre et les instruments », voici, en outre, le luth, le psaltérion, la cornemuse, la chalemie, les naquaires; et il y a aussi le tambourin, les cymbales, le rebec, la flûte et l'orgue portatif); *Psautier de saint Louis*; *Heures à l'usage de Troyes*, où une délicieuse miniature montre deux anges apprenant au petit Jésus à jouer du psaltérion; *Bréviaire de René II de Lorraine*; *Heures de Louis de Laval*, etc. — Et voici les ouvrages profanes: chansons des trouvères et des troubadours; celles de Thibaut IV, comte de Champagne; le célèbre *Roman de Fauvel* et le non moins fameux *Roman de Renart*; les œuvres du trouvère Adam de la Halle et celles du poète et musicien Guillaume de Machaut, que le XIV^e siècle a tant admiré (son portrait figure dans le ms. exposé sous le n° 70); la « chantefable » d'*Aucassin et Nicolette*, les romans de *La Dame à la licorne*, de *Floire et Blancheflor*; un splendide exemplaire de *Renaut de Montauban* provenant de la « librairie » du duc Philippe le Bon; un autre non moins beau du *Livre de la chasse* de Gaston Phébus; etc.

Nous arrivons à la Renaissance. « Il n'est pas d'époque — écrit M. Henry Expert — où la musique ait été plus cultivée, plus aimée et plus glorifiée : elle était, en vérité, l'honneur et la suprême fleur des arts. » Cette brillante floraison a son origine, dès la fin du XV^e siècle, dans l'école de Cambrai, qui groupe autour de Nicolas de Fay nombre de disciples des provinces franco-flamandes; Ockeghem et Josquin des Prés, puis, plus tard, Guillaume Costeley, Clément Janequin, l'auteur de la célèbre *Bataille de Marignan* et du *Chant des oyseaux*, Orlando de Lassus, Jacques Mauduit, et les auteurs des chants huguenots Goudimel et Claude le Jeune, en sont les maîtres les plus illustres. L'exposition leur rend largement hommage ainsi qu'à leurs émules moins connus.

On remarquera particulièrement, à côté des gaies chansons ou des compositions épiques dans lesquelles le xvi^e siècle exprime sa joie de vivre ou célèbre son histoire, des recueils de noëls, les psaumes et autres chants spirituels des protestants, le *Requiem* chanté aux obsèques de Ronsard.

Au commencement du xvii^e siècle règnent les « airs de cour » précieux et raffinés, les ballets de cour sur des thèmes mythologiques ou romanesques. Ils vont être détrônés par la « tragédie musicale » inventée par Lully. Celui-ci, venu d'Italie à l'âge de quatorze ans et entré en 1653 au service du roi (l'exposition, à côté de son contrat de mariage portant les signatures de Louis XIV, de la reine et de la reine-mère, de Colbert et du duc de Rochefoucauld, montre le brevet qui le nomme, en 1662, maître de la musique de la Chambre du Roi), donne en 1673 dans *Cadmus et Hermione*, avec le concours de Quinault, qui allait devenir son librettiste attitré, la formule de ce genre nouveau dont le succès fut foudroyant et où il va créer d'autres chefs-d'œuvre : *Isis*, *Armide*, *Acis et Galatée*, etc. Un recueil de dessins aquarellés de costumes de ballets et d'opéras (n° 339) évoque la magnificence de ces spectacles. On remarquera aussi (n°s 313 à 318) les diverses pièces de Molière que Marc-Antoine Charpentier et Lully agrémentèrent de musique, puis l'ouvrage de Félibien, *Les Divertissements de Versailles* (n° 319), qui est une des grandes publications commandées par Louis XIV pour commémorer les plus belles fêtes de Versailles, telles que *Les Plaisirs de l'isle enchantée* de 1664. Lully mort, personne n'est en mesure de le remplacer; seul l'opéra-ballet d'*Issé* de Destouches connaît un succès durable en attendant l'avènement de Rameau. — Dans le domaine de la musique religieuse, si l'on ne nous montre pas le *Miserere* de Lully, dont Mme de Sévigné disait qu'il n'y avait pas d'autre musique dans les cieux, voici, du moins, des œuvres de Métru, de Marc-Antoine Charpentier, de Henry Du Mont, auteur de cinq messes en plain-chant bien connues, et de J.-B. Moreau, à qui l'on doit les chœurs de *l'Esther* de Racine.

Le xviii^e siècle est représenté par des documents non moins précieux : *Recueil de chansons* de Benjamin de La Borde, *Cantates* de Campa, *Motets* de Michel de Lalande, pièces

d'orgue et de clavecin de François Couperin le Grand, partitions de Lalande et Destouches, de Rameau, de Jean-Jacques Rousseau, de Mondonville, de Grétry, de Dalayrac, de Monsigny, de Philidor, de Favart et autres maîtres de l'opéra-comique, issu du théâtre de la Foire. A ces compositeurs on a ajouté, quoique étrangers, à cause de la place qu'ils tiennent dans l'histoire de la musique française, Gluck, dont on verra les diverses œuvres, et Mozart, dont les séjours en France sont rappelés par plusieurs œuvres, par des lettres (dont une annonçant à un ami la mort de sa mère, qui fut enterrée au cimetière Saint-Eustache) et par le charmant tableau de M.-B. Ollivier: *Le Thé à l'anglaise chez le prince de Conti*.

Outre cette toile, de nombreuses œuvres d'art, tout autour de la salle, accompagnent les vitrines : *Leçon de musique* de Fragonard; *Le jeune homme au violon* et *Les Attributs de la musique* de Chardin; les *Muses* de Le Sueur qui décoraient jadis l'hôtel Lambert; sanguines de Watteau; aquarelles ou dessins de Gillot ou de Boucher pour des costumes de théâtre; portraits peints, gravés ou sculptés, parmi lesquels ceux de François Couperin par Rigaud, du luthiste Mouton par F. de Troy, de l'amateur La Live de Jully par Greuze, de Grétry par Mme Vigée-Lebrun, de Gluck par Duplessis; bustes de ce même Gluck par Houdon, de Lully par Coysevox, de Quinault par Caffieri, de Philidor par Pajou. A cela s'ajoute une collection de curieux instruments anciens, où l'on remarque l'olifant sculpté du XI^e siècle conservé au Cabinet des Médailles, la jolie harpe en ivoire du XIV^e siècle du Musée du Louvre, les harpes de Marie-Antoinette et de la princesse de Lamballe, le banc d'orgue des Couperin à l'église Saint-Gervais, reliques auxquelles on a joint, au centre de la galerie, sur un grand lutrin en fer forgé venu aussi de Saint-Gervais, le splendide *Graduel* de la chapelle royale de Versailles, enluminé au XVII^e siècle.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

J.-K. Huysmans et Georges Rodenbach. — On sait qu'en Belgique, aux alentours de 1880, un groupe de jeunes gens, épris de littérature et d'art, avaient entrepris de rénover